

PERCEPTION, SENS ET VÉRITÉ:  
LA PHÉNOMÉNOLOGIE À L'ÉPREUVE DE L'OPACITÉ  
RÉFÉRENTIELLE

Robert Brisart\*

Abstract

One of the most important novelties introduced with the transcendental turn of phenomenology by Husserl is to introduce sense into perception. It is exactly what the concept of «perceptual noema» means. Against his traditional objectivating interpretation, we want to show that this concept has a close bound with the idea of the opacity of reference and so that it is opening rather a new than a realistic way for the access to the truth.

**Keywords:** phenomenology, semantics, perception, validity.

1. Sens et perception:  
la nouveauté du *Wahrnehmungssinn*

Une des nouveautés mais aussi des énigmes suscitées par le tournant transcendantal imprimé par Husserl à la phénoménologie à partir des années 1908 fut d'introduire du sens dans la perception. D'après le dispositif descriptif des actes intentionnels que Husserl avait adopté au départ, une telle immixtion était pour ainsi dire impensable. Dans les *Recherches logiques*, les actes signitifs sont tous ceux qui sont tendus vers un objet au moyen d'une signification. Par le truchement du sens, nous visons l'objet d'une certaine façon, mais l'objet comme tel n'est pas présent, il est simplement visé. La signification n'est donc ici que la façon de se rapporter à l'objet en son absence ou de s'y rapporter à vide. Par contre, les actes intuitifs et en particulier la perception sont des actes définis par Husserl comme procurant l'objet; ce sont des actes qui nous le rendent présent en chair et en os. La vie de l'intentionnalité est ainsi découpée en deux modalités radicalement différentes de se rapporter à l'objet. Il y a le régime intuitif dans lequel nous avons directement accès à l'objet et il y a le régime signitif dans lequel nous ne nous rapportons à l'objet que par la médiation de la signification. Dans les *Recherches logiques*, la perception se trouve ainsi coupée du sens et, à suivre Husserl, ce serait en quelque sorte pervertir la spécificité intentionnelle des actes perceptifs que de vouloir y chercher quelque chose qui soit de l'ordre du sémantique.

\* Robert Brisart – professeur à temps plein aux Facultés universitaires Saint-Louis à Bruxelles depuis 1998; professeur vacataire à l'Université du Luxembourg depuis 2000; rbrisart@fusl.ac.be.

C'est cette coupure qui est remise en question à partir du moment où, revenant sur la notion de signification dans ces leçons de 1908, Husserl juge désormais par trop courte sa première caractérisation de la signification qui en somme revenait à n'en faire que la spécificité d'un certain type d'actes, en l'occurrence les actes d'expressions. En effet, cette conception propositionnelle de la signification n'atteint pas encore le fait qu'à travers elle nous sommes dirigés vers des objets et que c'est donc la signification qui donne la direction aux actes. Tenir compte de cette direction nécessite de creuser plus avant le pôle objectif vers lequel la signification a pour fonction de porter l'activité intentionnelle. C'est pourquoi Husserl parle ici d'une conception «ontique» du sens plutôt que «phansique» ou plus exactement d'une conception proprement «phénoménologique» plutôt que simplement «phénologique».<sup>1</sup> En effet, ce qui importe à présent ce n'est plus la fonction monstrative de la signification, mais plutôt cette fonction qu'elle a d'être ce moyennant quoi quelque chose se montre. Or il est bien entendu que, selon ce nouveau concept, la signification doit être étendue à tous les actes, y compris donc aux actes de perception, puisque leur modalité particulière ne gomme pas que, en vertu de leur caractère intentionnel, il s'agit là d'actes dirigés vers un objet et que cette directionnalité implique de la signification comme partout où il est question d'intentionnalité. Au § 88 des *Ideen I*, la signification reçoit le nom de noème ou plus précisément de sens noématique. Ainsi Husserl écrit que «la perception par exemple a son noème, à savoir ... son sens de perception (*Wahrnehmungssinn*), c'est-à-dire le perçu comme tel»<sup>2</sup>. S'appliquant donc aussi à la perception, la thèse intentionnaliste de Husserl le force à admettre que la perception fonctionne en régime significationnel: en tant qu'acte dirigé vers un objet, la perception est animée d'un sens ou d'un noème perceptif.

Contrairement à la typologie des modalités d'actes établies dans les *Recherches logiques*, la notion de sens s'applique désormais aussi bien aux actes intuitifs car, pour eux également, la directionnalité vers des objets se traduit en terme de signification au sens noématique. C'est cette extension du sémantique au mode intuitif de l'intentionnalité que traduit ce passage bien connu des *Ideen III*:

«Le noème en général n'est, quant à lui, rien d'autre que la généralisation de l'idée de signification au domaine total des actes».<sup>3</sup>

Avec cette grande nouveauté par rapport aux *Recherches logiques*, demeurerait pourtant une énigme: que faut-il entendre par «sens de perception», que signifie un noème perceptif?

## **2. L'objectivation du noème perceptif: l'interprétation de Gurwitsch**

Dès 1929, Aron Gurwitsch propose une réponse à cette question.<sup>4</sup> Elle consiste à verser le noème au compte de l'objet auquel se réfère l'acte de perception. Autrement dit, le noème perceptuel n'est pas à chercher ailleurs que dans l'objet de perception lui-même; il n'est pas un contenu

de l'acte de perception, il n'est pas un concept véhiculé par cet acte, mais un percept ou un contenu de l'objet de perception. C'est d'ailleurs ce qu'indique apparemment le passage du § 88 des *Ideen* que nous avons cité et où Husserl met en apposition le sens de perception (*Wahrnehmungssinn*) et le perçu comme tel (*das Wahrgenommene als solches*). Pour Gurwitsch, bien sûr, toute la tâche est dès lors de rendre plausible l'idée que, dans l'objet perçu, se trouve de la signification, que donc quelque chose comme du sens est donné et plus précisément donné à voir dans la perception. Or ce qui lui en fournit les moyens, ce sont les thèses emblématiques de la psychologie de la *Gestalt*.

La psychologie gestaltiste pose en effet que ce qui est présent dans la perception ce ne sont pas que des données de sensations mais aussi des formes ou des structures. Entre les données matérielles de sensation et la forme, le rapport serait donc de type méréologique: les premières ne sont que les parties d'un tout unitaire où elles fusionnent de façon cohérente. Cette unité est ce que veut dire la forme et qu'elle soit indissociable de la matière de sensation signifie qu'elle est inscrite au cœur même du donné de perception. Celui-ci possède donc, avec la forme, son propre principe d'unification et n'est pas en attente d'un quelconque processus de structuration qui serait à chercher du côté de l'activité mentale de perception. Selon Gurwitsch, ce que Husserl nomme le sens de perception ou le noème perceptif (le *Wahrnehmungssinn* ou le *Wahrnehmung-Noema*) est donc à comprendre comme un analogon sémantique de ce que la psychologie appelle la forme: le noème perceptif est une signification incarnée dans le donné de perception. Comme tel, le noème fait partie du phénomène concret que l'on perçoit et c'est tout le sens qu'il y a à en parler comme d'un percept. Bref, ce que la psychologie de la forme semble justifier, c'est que l'objet tel qu'il apparaît à la perception est déjà porteur de sens.

Gurwitsch n'ignore pourtant pas qu'à l'expérience immédiate, ce sont plutôt des parties matérielles ou de simples aspects sensibles de l'objet qui sont perçus. De même, n'ignore-t-il pas que jamais Husserl ne dit que le noème perceptif est lui-même quelque chose qui se présente de manière perceptive. Comme l'affirme plutôt Husserl au § 88 des *Ideen I*, c'est seulement la réduction phénoménologique qui révèle les noèmes et révèle donc aussi le noème de perception. Cela n'est pourtant pas de nature à déstabiliser l'interprétation de Gurwitsch. Pour lui, la réduction phénoménologique n'est qu'une technique permettant de sortir de l'imédiateté du vécu de perception pour faire de ce vécu lui-même l'objet d'une attention particulière par un acte de réflexion nouveau. C'est le compte rendu descriptif de cette réflexion qui montre que «le perçu comme tel» (*das Wahrgenommene als solches*) (Ibid.) est le noème perceptif. Pour Gurwitsch, c'est donc la réduction phénoménologique, c'est-à-dire la parenthésation de l'objet sensible au sens premier, qui laisse voir que le corrélat véritable de l'acte de perception ou «le perçu comme tel» est le noème perceptif et cela en un sens que permet d'éclairer la *Gestaltstheorie*.

Si l'interprétation de Gurwitsch est longuement passée pour canonique et le reste encore bien souvent aujourd'hui, ce n'est pas en raison de son appel à la psychologie de la forme, mais bien en regard de sa thèse fondamentale selon laquelle la réduction phénoménologique ferait valoir que l'objet ou le corrélat véritable d'un acte intentionnel est son noème, cela étant surtout vrai pour les actes de perception.

Il serait fastidieux d'établir la liste des commentateurs qui, à la suite de Gurwitsch, ont, de près ou de loin, continué de souscrire à cette interprétation du noème. Contentons-nous, par exemple, de relever la remarque de Robert Sokolowski qui maintient qu'avec la réduction phénoménologique «nous pouvons maintenant analyser les objets, les analyser d'un point d'un de vue noématique comme corrélés aux noèses. *On ne se détourne pas des objets pour les noèmes*»<sup>5</sup>. Il en va de même de l'analyse de Richard Cobb-Stevens qui, bien que critiquant la notion gurwitschienne de percept, maintient néanmoins que «après la réduction, nous ne vivons plus dans nos actes et nos attitudes. Nous prenons du retrait vis-à-vis de cette immersion dans ces intentions pour mieux les contempler dans leur complexité concrète... Ce sont les mêmes choses qui sont offertes à notre considération, mais la réduction nous permet maintenant de les apprécier en tant qu'objets visés par nos actes et nos attitudes. Nous remarquons des objets précisément en tant que perçus, supposés, posés comme réels, mis en doute, imaginés, etc. *C'est en faisant cela qu'on les appréhende comme noèmes*»<sup>6</sup>. On pourrait encore citer les analyses de John Drummond qui prenant le cas du jugement en exemple écrit: «Le noème ou l'objet intentionnel est l'objet voulu lui-même... En d'autres termes, nous devons comprendre la réduction non pas comme révélant un nouveau domaine d'entités abstraites, mais comme changeant la manière ou l'attitude avec laquelle nous considérons l'objet (présomptivement réel)»<sup>7</sup>. A la suite de Gurwitsch, longtemps a donc prévalu et continue de prévaloir la thèse que le noème est le corrélat des actes intentionnels et que, dans le cas où il s'agit d'actes de perception, il est l'objet véritablement perçu.

Pour en rester à l'interprétation de Gurwitsch, deux questions me semblent devoir lui être adressées. La première va de soi et consiste à demander si cette interprétation s'accorde si bien que cela à ce que dit Husserl à propos du noème perceptif. La seconde question est peut-être plus insidieuse et interroge les raisons profondes pour lesquelles Gurwitsch a mené son interprétation du noème perceptif de façon à le rabattre du côté de l'objet perçu plutôt que du côté l'acte de perception. Pourquoi ce choix, si tant est qu'il soit clairement prescrit par les textes de Husserl lui-même, ce qui, en l'espèce, me semble être assez peu le cas? Pour des raisons stratégiques, c'est par la seconde question que je voudrais commencer.

### 3. Les motifs de l'interprétation objectivante : la question de la vérité

Pour l'aborder, reportons-nous à la distinction originellement établie par Husserl entre le régime intuitif et le régime signitif. Si, dans l'économie générale des *Recherches logiques*, cette distinction a ses raisons d'être, ce n'est pas seulement qu'elle permet de spécifier les modalités fondamentales de l'exercice intentionnel, c'est aussi et surtout qu'elle permet de concilier la théorie de l'intentionnalité avec l'exigence logique d'être partout en mesure de statuer de la vérité des actes judicatifs ou propositionnels, c'est-à-dire des actes signitifs. Pour Husserl, en effet, la vérité du contenu de tels actes consiste dans leur recouvrement possible par l'objet ou l'état de chose que seul procure l'acte intuitif. Fonctionnant à vide et donc en l'absence de l'objet de référence, les actes signitifs sont toujours en attente d'être corroborés ou satisfaits par un remplissement intuitif, c'est-à-dire par un acte remplissant le sens. Cet acte remplissant ne peut donc provenir que d'une intuition qui, du fait de rendre l'objet présent, permet aussi de combler la visée simplement signitive. Au fond, c'est une conception toute faite de la vérité, celle du correspondantisme classique, qui, dans les *Recherches logiques*, commande la césure du signitif et du perceptif, comme s'il fallait d'abord commencer par les séparer pour que, dans l'éventualité de leur recoupement, puisse ensuite se décider la validité des jugements ou des propositions.

Pourtant, la recette n'est peut-être pas aussi simple qu'elle en a l'air et Husserl s'en aperçoit dès la première *Recherche logique* qui observe qu'il y a comme une homogénéité requise par le remplissement: ce qui remplit doit en quelque sorte s'adapter à ce qu'il remplit. Autrement dit, seul quelque chose d'ajusté aux significations peut cadrer parfaitement avec elles, en l'occurrence, seul un sens porté par la perception peut remplir un sens purement signitif. C'était une façon déjà pour Husserl d'anticiper sur une thèse majeure de la suite de son œuvre: il doit déjà y avoir quelque chose qui tient de la signification dans la perception. Celle-ci aurait donc un contenu distinct de l'objet perçu lui-même et c'est, à proprement parler, ce contenu intuitionné qui, en cas de remplissement, recouvrirait le contenu de signification dans l'acte de visée signitive. C'est pourquoi Husserl parle de «sens remplissant (*erfüllender Sinn*)»<sup>8</sup> qui n'est pas une doublure de l'objet, mais en cas de remplissement, pour ainsi dire, le formatage de l'objet de perception sur la signification par laquelle nous le visons.

Cette première intrusion du sens dans la perception ne semble pourtant pas avoir perturbé le cours serein de la sixième *Recherche logique* sur la voie réaliste de *l'adequatio rei et intellectus*. Ce qui bien sûr ne pouvait plus être le cas dès lors que, pour les raisons que nous avons évoquées, Husserl généralise la notion de sens ou de noème à tous les actes, y compris donc aux actes de perception. Comment, en effet, cette théorie nouvelle de l'intentionnalité pourrait-elle se concilier avec la théorie des remplissements qui chez Husserl sert à régler le problème de la vérité? Autrement demandé, comment l'acte de perception à qui

revient la fonction remplissante pourrait-il encore exercer cette fonction si, en raison du sens qui l'anime, lui-même se trouve forcément en attente d'un remplissement qui sans cesse sera différé, puisqu'il ne peut provenir que des seules données matérielles sensibles ou des sense data? L'introduction de la notion de *Wahrnehmungssinn* risque donc d'instaurer une régression à l'infini: le donné de perception ne pourra jamais remplir son rôle normal à l'égard des actes signitifs proprement dit, puisque ce donné ne parviendra jamais à combler le sens de perception lui-même, si du moins ce sens doit être entendu comme une structure que l'acte de perception amène préalablement avec lui.

Gurwitsch avait une vision claire qu'une des préoccupations essentielles de la théorie husserlienne de l'intentionnalité était «la signifiance objectivement cognitive des états mentaux» ou, dit plus simplement, qu'elle était avant tout soucieuse de statuer de la vérité à l'aune de «leur référence aux faits extra-mentaux»<sup>9</sup>. Parce que la solution à ce problème tenait dans la théorie des remplissements, Hubert Dreyfus a très certainement raison de soutenir que c'est précisément afin d'écartier le risque de régression à l'infini qui menaçait de saper les fondements mêmes de cette théorie que Gurwitsch a opté pour la solution consistant à déléguer le sens perceptif à la référence et d'en faire donc quelque chose de non moins donné à la perception que le sont les sense data.<sup>10</sup> Au demeurant, Gurwitsch s'est manifestement senti d'autant plus à l'aise pour proposer cette interprétation objectivante du *Wahrnehmungssinn* que, nous l'avons vu, Husserl lui-même identifie ce sens de perception au «perçu comme tel», au *Wahrgenommene als solches*. Ne citons ici qu'un extrait de l'ouvrage de Gurwitsch originairement publié en français sous le titre *Théorie du champ de conscience* qui semble confirmer que ce soit donc bien afin de régler un problème central lié à la théorie des remplissements que Gurwitsch en est venu à objectiver le noème de perception sous la forme d'un percept:

«Sur la base de cette interprétation du noème perceptif il est possible de rendre compte du phénomène de remplissement par une perception correspondante d'un acte de présentification plus ou moins vide. Ce remplissement se produit lorsqu'un objet visé dans un mode de présentification, par exemple au moyen d'une expression verbale, apparaît aussi sur le mode de présentation perceptive et se présente exactement tel qu'il est visé par l'acte de présentification».<sup>11</sup>

Comme l'exprime encore Dreyfus<sup>12</sup>, pour qu'une telle adéquation du simplement signifié et du perçu soit effectivement pensable, il fallait selon Gurwitsch que le noème perceptif soit compris à la Merleau-Ponty comme «un sens incorporé et incarné dans les apparences elle-mêmes», autrement dit, il fallait que ce soit de lui-même que le référent exhibe sa forme identitaire en plus de ses aspects matériels ou sensibles. Réduire la référence aux données hylétiques qui ne disent que les diverses façons dont l'objet nous affecte sensiblement, c'est abandonner la référence à l'opacité et justifier du même coup, que l'acte intentionnel ne s'oriente vers l'objet qu'au moyen d'entités conceptuelles ou sémantiques

auxquels se réduirait alors le noème perceptif. Mais, pour Gurwitsch, l'appel à un sens qui serait totalement détaché du donné matériel de perception se paie au prix fort de l'abandon de la vérité, au prix donc du renoncement à la possibilité d'un remplissement du contenu de nos actes signifiants. Préserver la vérité ne se fait qu'au défi de l'opacité référentielle et, pour Gurwitsch, c'est ce défi que relève la notion de noème perceptif.

Mais la phénoménologie husserlienne, en tout cas celle des *Ideen I*, constitue-elle un déni de l'opacité référentielle ? Poser cette question, c'est aborder celle que nous avons jusqu'ici tenue en réserve : une interprétation objectivante du noème perceptuel peut-elle si facilement coïncider avec ce que disent les propres textes de Husserl ?

#### 4. L'interprétation du noème perceptif à l'école de Stanford

Nous l'avons dit, un des ressorts essentiels de la thèse de Gurwitsch tient sans doute dans ce fameux passage du § 88 des *Ideen I* où Husserl associe le noème perceptuel au «perçu comme tel». Mais justement cette expression est en soi litigieuse. Si l'on se reporte au texte, Husserl dit plus exactement que les actes de perception fonctionnent de façon similaire aux actes du souvenir ou encore aux actes de jugement. Ces actes, ajoute-t-il, ont tous un corrélat que l'on doit appeler le sens ou le noème: pour le souvenir c'est le «souvenu comme tel», pour le jugement «le jugé comme tel», etc. Il n'en va pas autrement de la perception dont le sens est «le perçu comme tel». Husserl ne dit donc nulle part que ce sens ou le perçu comme tel serait l'objet ou le référent vers lequel l'acte est tendu. Il l'est aussi peu, par exemple, que le jugé comme tel pourrait se confondre avec l'objet sur lequel est porté un jugement.

Ce qui nous a souvent induit en erreur et continue de nous tromper ici est l'expression husserlienne de «corrélat noématique», tant elle résonne de façon référentielle. Ce qui semble beaucoup plus juste est de comprendre par «corrélat noématique» et par «corrélation noético-noématique» le fait que l'exercice d'un acte intentionnel quel qu'il soit, ne va jamais sans un noème, que toujours celui-ci accompagne l'acte, qu'il lui est concomitant ou encore le corréle. Sans doute est-ce ce qu'il s'agit d'entendre quand Husserl dit de tout vécu noétique que «son essence est de receler en soi quelque chose comme un "sens" (*Sinn*)»<sup>13</sup>.

Or tout ceci paraît nous écarter assez considérablement de l'interprétation objectivante du noème. Même en régime de réduction, la réflexion sur les actes eux-mêmes a certes pour fonction de faire du noème un objet, mais jamais il ne s'agira de l'objet de référence de l'acte lui-même. Au vrai, la réduction phénoménologique ne peut nous faire apparaître le noème que sous le jour d'une entité de signification inhérente à l'acte intentionnel lui-même. Comme le dit Husserl:

«Dans tous les cas le corrélat noématique, c'est-à-dire ici le sens (en donnant à ce mot une signification très élargie) doit être pris exactement tel qu'il réside à titre "immanent" dans le vécu de perception, du jugement

... etc., c'est-à-dire tel qu'il nous est offert par ce vécu *quand nous interrogeons purement ce vécu lui-même*». <sup>14</sup>

Cette indication semble en tout cas donner plutôt raison à l'interprétation de l'école de Stanford <sup>15</sup> et à Dagfinn Føllesdal qui en est l'initiateur. Selon ce dernier, nulle part un acte intentionnel est dirigé vers un noème, mais c'est grâce au noème que l'acte peut se diriger vers un objet qui, au demeurant, peut très bien ne pas exister. «Être dirigé n'est rien d'autre qu'avoir un noème». <sup>16</sup> Si le noème est donc ce qui permet d'expliquer la possibilité pour nos actes d'avoir une direction, c'est-à-dire d'être tendu vers un objet qui est le référent de l'acte, qu'en est-il alors de la spécificité du noème dans les actes eux-mêmes? Nous dirons qu'un acte intentionnel se caractérise d'abord par la noèse qui est «l'élément de l'acte qui consiste à donner du sens» <sup>17</sup>. Par sa couche noétique de donation de sens, l'acte informe le référent vers lequel il est dirigé, c'est-à-dire le constitue comme un objet déterminable et identifiable comme tel, que de nouveau celui-ci existe réellement ou pas. Quant au noème, il n'est autre que le sens donné dans un acte. Ce sens est une entité abstraite qu'il faut donc distinguer de la noèse, même si l'un ne va pas sans l'autre <sup>18</sup>. D'où la caractérisation plus précise du noème donnée par Føllesdal comme «une entité sémantique (*intensional entity*)» <sup>19</sup> valant comme «une structure de déterminations (*pattern of determinations*)» <sup>20</sup>, en vertu de laquelle la conscience est dirigée vers un objet. Exprimé plus simplement encore chez Husserl:

«Chaque expérience intentionnelle a un noème et dans ce noème, un sens (*Sinn*) au moyen duquel elle est reliée à un objet». <sup>21</sup>

Ce dernier extrait est bien sûr intéressant à plus d'un titre, notamment parce que, affirmant que, dans le noème, il y a un composant sémantique, Husserl laisse entendre qu'il n'y a pas que cela mais également un autre composant au moins. Cet autre composant il le nomme par ailleurs «le caractère thétiq ue ou positionnel noématique» <sup>22</sup>. Au cœur même du contenu noématique, il convient donc de distinguer entre ce que Husserl appelle, d'une part, le sens noématique c'est-à-dire la façon dont l'objet est déterminé, *Gegenstand im wie seiner Bestimmtheiten* <sup>23</sup> et, d'autre part, la façon dont l'objet est donné, *Gegenstand im wie seiner Gegebenheitsweisen* <sup>24</sup>, c'est-à-dire le mode de conscience par lequel nous le visons intentionnellement ou plus simplement encore la façon dont on en a conscience, *der Weise wie es bewusst ist* <sup>25</sup>.

Au § 91 des *Ideen I* Husserl s'explique clairement sur les raisons pour lesquelles il y a lieu de faire cette distinction. Si on compare un acte de perception, un acte de souvenir et un acte d'imagination, il apparaît que ces différentes sortes de vécus peuvent avoir le même objet, par exemple «un arbre en fleur», et par conséquent qu'ils auront au moins ceci en commun de partager le même sens noématique par lequel leur objet est déterminé d'un façon identique. Il n'en reste pas moins que ce sont là des actes différents et que cette différence affecte aussi le mode de présentation de leur objet. D'après l'exemple de Husserl, un arbre en fleur



que je perçois n'est pas la même chose qu'un arbre en fleur dont je me souviens ou que j'imagine. Dans les trois cas, l'arbre en fleur est donné différemment et cette différence corrobore les différentes façons dont il est posé en chacune des trois expériences noétiques. C'est précisément cette différence que reflète la composante positionnelle ou thétique du noème et qui fait que, même si le sens noématique est identique, dans les trois cas, le noème, lui, ne l'est pas pour autant.

Cela étant dit, il apparaît à présent que c'est seulement le composant positionnel qui permet d'entrevoir la spécificité d'un noème perceptif. La façon pour un objet d'être posé dans un acte de perception, montre en effet que la détermination sémantique de l'objet y toujours liée à un donné matériel ou hylétique avec lequel elle doit en quelque sorte composer. Ce donné hylétique dit simplement les divers éléments sensoriels qui touchent à sa périphérie l'acte de perception et à travers lesquels celui-ci est affecté par le quelque chose qui est son référent. Cet ajustement nécessaire de la noèse perceptive au donné hylétique constitue bien sa marque spécifique, puisqu'elle n'intervient que de façon tout à fait accessoire dans les actes mnémoniques pour autant qu'ils portent sur quelque chose d'antérieurement perçu, tandis qu'elle n'intervient absolument pas dans les actes d'imagination. Ici, pourrait-on dire, la noèse se trouve libérée de toute contrainte hylétique et donc absolument libre d'appliquer du sens comme elle l'entend. Mais cette absence de contrainte hylétique est justement ce qui fait que ce que nous imaginons n'est pas réel. A contrario, le constituant thétique d'un noème perceptif indique par la contrainte hylétique que le référent de l'acte est quelque chose de réel et que cela n'est pas sans incidence sur nos déterminations de sens et donc sur le noème.

Si comme le dit Husserl au § 39 des *Ideen I*, c'est bien le côté sensible de la perception qui constitue la source ultime nous permettant de nous rendre compte qu'une réalité fait face à notre conscience, la question demeure néanmoins de savoir de quel poids la contrainte du réel pèse sur l'activité noétique par le biais des données hylétiques. Voici la réponse de Føllesdal:

«Dans le cas de la perception, la hylè sert de conditions limites (*boundary conitions*) qui éliminent la possibilité d'un certain nombre de noèses mais sans en réduire les possibilités à une seule». <sup>26</sup>

Dans telles ou telles circonstances où se produit la perception, le donné matériel de sensation exclut certes le recours à certains noèmes pour déterminer ce qui est perçu. Si, du reste, la perception se prolonge, le sens noématique ne constitue plus seulement une structure de détermination, mais aussi une structure d'anticipation qui nous encourt le risque de nous trouver confrontés à une nouvelle donnée hylétique qui s'avérera rétive à la détermination sémantique pour laquelle nous avons d'abord opté. Ce qui nous obligera, quand cela se produit, à réviser notre noème, comme cela se passe dans le cas d'une perception qui se trouve à un moment démentie.

## 5. L'opacité référentielle chez Husserl

Si l'ajustement nécessaire des noèses aux données hylétiques nous interdit certaines déterminations sémantiques ou nous force parfois à en changer, en tout cas, jamais ne nous est prescrit une détermination sémantique en particulier. Dans la perception, tout ce que nous savons de l'application de nos noèmes est qu'elle est inadéquate quand la hylè se fait récalcitrante car elle présente un ou plusieurs certains aspects qui ne se prête pas ou ne se prête plus à la structure noématique en question, mais, en dehors de ce cas de figure, le donné hylétique paraît toujours structurable et déterminable de diverses manières, donc par recours à des noèmes parfois très différents l'un de l'autre, sans que nous ne disposions de la moindre indication sur ce qui rendrait les uns préférables aux autres, où alors seulement peut-être pour des raisons purement pragmatiques qui n'ont rien à voir avec le donné hylétique comme tel. Ainsi un donné hylétique peut-il rester identique, tandis que ce que nous percevons est très différent, et sans qu'il y ait à redire sur cette différence. On le voit, si la hylè exerce une certaine contrainte sur le noème, ce n'est qu'à titre négatif : elle réfute parfois, mais ne recommande jamais.

En risquant la comparaison de l'ajustement du noème à la hylè avec celui des hypothèses théoriques aux faits, on pourrait donc dire que cet ajustement ne fonctionne qu'à titre falsificatif, exactement selon la conception de Popper. A ceci près que Husserl en dit peut-être beaucoup plus que Popper sur les raisons pour lesquelles les faits ne parviennent tout au plus qu'à démentir parfois l'applicabilité d'une structure noématique, mais, en tout cas, n'exerce sur les noèmes aucune autre contrainte que celle-là. En termes plus quineés, nous dirons que cette sous-détermination empirique des structurations sémantiques s'explique, chez Husserl, en raison de l'opacité de la référence. En effet, quelle expérience avons-nous du référent dans un acte perception pourtant réputé nous mettre en présence de la réalité? Dans les *Ideen*, Husserl donne pour seule réponse : ce que nous en livre la face hylétique de notre expérience, c'est-à-dire le donné sensible. Mais, comme il le précise au § 85 des *Ideen I*, ce donné hylétique «n'a en soi rien d'intentionnel»; ce n'est encore qu'«une matière sans forme». Autrement dit, avoir des sensations ou une hylè ce n'est pas encore percevoir quelque chose, ce n'est pas même en percevoir quelques qualités sensibles. Déjà au § 36, Husserl annonçait que les data de sensations (*Empfindungsdaten*) sont certes «porteurs d'une intentionnalité (*Träger einer Intentionalität*)», car partout ils se donnent comme une matière pour des formations intentionnelles ou des donations de sens, mais, par eux-mêmes, ils ne peuvent remplir les conditions de cette *Sinngebung* et, comme tels, ils ne réalisent donc aucune «conscience de quelque chose»<sup>27</sup>. Cette conscience de quelque chose n'advient qu'avec un acte noétique qui informe la matière sensible, l'anime, c'est-à-dire lui donne sens.

«C'est par le moyen de cette couche (donatrice de sens), et à partir de l'élément sensuel qui en soi n'a rien d'intentionnel, que se réalise précisément le vécu intentionnel concret».<sup>28</sup>

Le moyen pour un acte de perception d'informer la matière et de lui donner sens, c'est le noème. Celui-ci est une structure sémantique de détermination grâce à laquelle se constituent des objets en tant qu'unités discernables et identifiables, en même temps que des data hylétiques se transforment en autant d'apparences d'un même objet. Cette double constitution, celle d'un objet identique et celle de ses apparences liées les unes aux autres comme les apparences d'un seul et même objet, relève d'un processus intentionnel unique. Dès qu'il y a acte intentionnel de perception, un noème perceptuel entre en jeu et avec lui se constitue d'un seul coup l'objet et ses manières d'apparaître ou ces profils.<sup>29</sup> Du reste, ces mêmes apparences pourraient tout aussi bien être structurées de manière différente et par là pourrait se constituer un autre objet, si l'acte de perception était porteur d'un autre noème. Mais ce qui importe, de toute façon, c'est que par son activité noétique la perception fait en sorte qu'il y ait pour elle des objets.

Nous le voyons, la thèse husserlienne de l'opacité référentielle ne conteste absolument pas le fait qu'à la perception revienne le droit et même le privilège de nous assurer d'un certain contact avec le réel, elle consiste par contre à affirmer que ce contact doit se nourrir de notre apport sémantique pour qu'à partir du réel ou du moins à partir de ce que nous en éprouvons de façon sensible se détache sous nos yeux quelque chose comme des objets avec leurs propres aspects, leurs propres apparences objectives. C'est ainsi que la perception apparaît comme un acte noétique, c'est-à-dire un acte donateur de sens grâce auquel le référent se constitue comme un objet déterminable et identifiable. Au fond, si Husserl peut appliquer la notion de sens ou de noème à la perception, c'est qu'il reconnaît l'indétermination ou l'opacité de la référence. Certes le donné hylétique contraint d'une certaine façon nos noèses, c'est-à-dire nos applications de sens, mais ce donné ne suffit pas à la détermination d'un objet. Pour cela il faut justement l'application de sens. C'est ce que veut très exactement exprimer l'idée qu'il n'y a de perception d'objet proprement dite qu'en régime sémantique ou, pour parler la langue de Husserl, en régime noématique.

Contrairement donc à ce que peuvent prétendre les interprétations objectivantes du noème, cette notion n'est pas introduite par Husserl pour démentir ou se déjouer de la thèse de l'opacité référentielle. Au contraire, la théorie du noème sert à expliquer la possibilité d'une expérience objective dans les conditions qui sont celles de l'opacité référentielle. La phénoménologie noématique n'est pas conçue par Husserl pour dissiper cette opacité, mais pour exprimer d'abord comment, en elle, s'exerce la perception.

Nous l'avons dit en évoquant l'interprétation de Gurwitsch, s'il y a bien une raison à vouloir faire du noème une partie de la référence qui, telle une forme, se surajouterait à la matière ou à la hylè, ce n'est pas seulement pour sauver la référence de l'opacité, mais c'est surtout pour sauver la possibilité d'un remplissement des productions de sens de nos actes et, par là, maintenir intacte la notion de vérité telle que Husserl l'avait conçue dans les *Recherches logiques*. Or il ne fait aucun doute que

la dynamique des remplissements de sens par l'intuition ne peut plus jouer là où l'opacité de la référence commande déjà l'immixtion du sens dans la perception.

C'est d'ailleurs bien ce que montre Husserl dans les *Ideen I* en faisant, me semble-t-il, très honnêtement son deuil de la conception correspondantiste de la vérité comme *adequatio rei et intellectus*. Mais est-ce dire pour autant que la notion de noème perceptif oblige à devoir faire aussi son deuil de toute possibilité d'un critère de justification de nos énoncés sur ce qui est? C'est avec cette question que je voudrais terminer en tachant de suivre Husserl un peu plus loin sur la voie qu'il a ouverte par l'introduction de l'idée d'un noème de perception.

## 6. Le noème perceptif et la question de la vérité

Que l'idée d'un noème perceptif ne pouvait avoir qu'un effet déflationniste sur l'idée de vérité comme adéquation, on s'en rend assez facilement compte si, par adéquation, il faut entendre cette situation où la simple présentification d'un objet dans une conscience au moyen d'un sens se trouve corroborée par la donnée effective de cet objet quand il nous devient réellement présent en chair et en os. Sans parler même ici de la possibilité d'une telle adéquation pour le sens véhiculé dans les actes proprement signifiants comme les actes d'expression, elle se trouve déjà lourdement hypothéquée pour les actes de perception eux-mêmes compte tenu des conditions noétiques de leur exercice. Comment, en effet, se risquer à penser que, dans certains cas, un noème perceptif pourrait s'accompagner de l'évidence de son adéquation à une chose ou un état de chose réel? Nous l'avons vu ce ne sont jamais que des données hylétiques qui remplissent un noème, et encore, faut-il dire, ce ne sera jamais autrement que sur le mode mineur où elles ne le démentent pas. Parce qu'il n'y a que ces moments sensibles qui remplissent le noème d'un acte de perception et que, au demeurant, en sa propre structure de détermination, le noème inclut bien d'autres apparences de l'objet qui, elles, ne sont pas matériellement remplies, parce que, en outre, le noème inclut aussi le sens déterminé de la chose perçue qui, comme telle, ne saurait bien sûr être réellement donnée, on ne peut en conclure que ceci: jamais le donné hylétique ne procure d'évidence complète au sens que pose la noèse perceptive. Tout au plus ne peut-on parler que d'une série d'évidences partielles et parcellaires, c'est-à-dire en somme d'une évidence inadéquate.

Déjà au § 44 des *Ideen I*, Husserl disait qu'«une imperfection indéfinie tient à l'essence insuppressible de la corrélation entre chose et perception de chose»<sup>30</sup>. De façon plus précise encore, il écrit au § 138:

«Une chose réelle, une chose dotée d'un tel sens, ne peut par principe ... apparaître que de façon inadéquate dans les limites finies de l'apparence».<sup>31</sup>

Et un peu plus loin, au § 143, Husserl conclut que s'il y a lieu de parler encore d'une perception adéquate à la chose réelle, ce ne pourrait

être autrement qu'en terme d'idée au sens kantien. Aucune réalité ne peut combler tout ce que contient un noème perceptif, si ce n'est comme une idée à laquelle tendrait l'expérience noétique qui, pour autant qu'elle ne soit jamais démentie, pourrait précisément se représenter elle-même comme s'aventurant toujours plus avant en direction du X qu'elle détermine. Mais ceci n'étant qu'une idée que l'expérience noétique se fait d'elle-même, elle ne concourt qu'à reléguer à l'infini le remplissement complet du noème perceptif sans pour autant le doter d'une quelconque vérité en regard du réel. Mais sont-ce là les derniers mots de Husserl concernant la justification ou la vérité de nos noèmes perceptifs? Il semble que non.

La thèse emblématique des *Ideen I* selon laquelle le sens de perception, le *Warhnehmungssinn*, ne saurait être qu'imparfaitement rempli est sans doute la conclusion qui mènera ultérieurement Husserl à chercher une autre issue au problème de la vérité que celle qui toujours veut la jauger en termes de remplissement, de correspondance ou d'adéquation, la première notion n'étant que la traduction adoptée jusqu'alors par Husserl pour les deux suivantes. Cette autre solution me semble affleurer dans les textes de la *Krisis* et revient au fond à partir de la validité qu'ont en soi les *Warhnehmungssinn* plutôt que de chercher cette validité dans leur correspondance illusoire au réel. Que sont donc les noèmes perceptifs pris pour eux-mêmes?

Dans l'optique qu'adopte Husserl dans sa dernière œuvre, on pourrait dire qu'ils constituent ces entités sémantiques auxquelles nous ne sommes pas prêts à renoncer car c'est grâce à elles que, dans la vie de tous les jours, nous menons nos expériences, en quelque sorte avertis de ce que les choses sont et de ce que nous pouvons en attendre. C'est ainsi que prémunis de nos noèmes, nous parvenons à nous débrouiller sans trop de problèmes avec les choses, et même à nous orienter parmi elles avec une certaine aisance. La validité de nos noèmes perceptuels ne tient qu'à l'assurance qu'ils nous procurent dans l'activité quotidienne.

Cette assurance n'est toutefois pas de l'ordre des jugements confirmés comme ceux que nous pouvons avoir dans les sciences. Cette assurance est plutôt doxique car elle relève de la croyance ou de l'acceptation que les choses sont telles ou telles, possèdent telles ou telles propriétés, et entretiennent entre elles telles ou telles relations. Tout ceci, c'est par nos noèmes perceptifs que nous en sommes instruits et, si la plupart du temps nous suivons quasi aveuglément leur indication concernant la détermination des choses et des structures qui les lient, c'est au fond qu'en général cela marche. Notre expérience ne dément que rarement leur fiabilité et donc leur validité. Aussi n'interrogeons-nous pas nos noèmes de perception, nous ne revenons jamais sur ce que veulent dire toutes ces significations comme table et chaise, chien et chat, chaud et froid, haut et bas, grâce auxquelles nous structurons à notre insu le champ opaque de la référence ou du réel pour y constituer des objets avec leurs propriétés et leurs relations.

D'une certaine façon le sens, lui aussi, nous est opaque, mais simplement parce que nous ne le remettons pas en question, pas plus d'ailleurs

que nous ne le questionnons. Il est opaque, parce qu'il est obvie. Nos significations et, à travers elles, nos objets vont de soi et c'est l'ensemble de ce que nous tenons pour tels, c'est l'ensemble de ces acceptations ou de ces assomptions élémentaires qui constituent le monde de notre expérience intuitive la plus immédiate. Ce monde est celui pour lequel Husserl finira par adopter le terme de *Lebenswelt*. Nous voulions simplement indiquer que c'est la teneur sémantique de notre expérience perceptive, qui seule éclaire les raisons pour lesquelles ce monde de la vie peut de façon générale nous apparaître comme un sol de validités ou d'évidences constantes. Comme l'écrivait Husserl dans sa dernière œuvre:

«Ce qui est en question de ce point de vue, c'est le monde, non tel qu'il est effectivement, mais tel qu'il *vaut* chaque fois pour les personnes, le monde qui leur apparaît, avec les propriétés qu'il a pour elles dans cet apparaître: la question est de savoir comment elles se comportent en tant que personnes dans ce qu'elles font et ce qu'elles souffrent... Les personnes sont motivées seulement par ce dont elles ont conscience et grâce aux diverses façons dont, *en vertu du sens* (*Sinn*), elles en ont conscience, dont cela vaut ou ne vaut pas pour elles».<sup>32</sup>

## Les notes

- <sup>1</sup> Hua XXVI, p. 30; *Leçons sur la théorie de la signification*. Trad. franç. de L. Joumier. Paris: Vrin, 1995. P. 53.
- <sup>2</sup> Hua III, p. 219; *Idées directrices pour une phénoménologie*. Trad. franç. de P. Ricoeur. Paris: Gallimard, 1950. P. 305.
- <sup>3</sup> Hua V, p. 89; *Idées directrices pour une phénoménologie III*. Trad. franç. de D. Tiffeneau. Paris: PUF, 1993. P. 106.
- <sup>4</sup> Cfr: Gurwitsch A. *Phänomenologie der Thematik und des reinen Ich. Studien über Beziehungen von Gestalttheorie und Phänomenologie* // *Psychologische Forschung*. 1929. Vol. 12. P. 279–381.
- <sup>5</sup> Sokolowski R. *Husserl and Frege* // *The Journal of Philosophy*. 1887. Vol. LXXXIV, N° 10. P. 527.
- <sup>6</sup> Cobb-Stevens R. *Les interprétations analytiques de Husserl* // *La phénoménologie aux confins*. Mauvezin: Ed. TER, 1992. P. 19–20.
- <sup>7</sup> Drummond J. *Realism versus Anti-Realism : A Husserlian Contribution* // R. Sokolowski (ed.) *Edmund Husserl and the Phenomenological Tradition*. Washington: The Catholic University of America Press, 1988. P. 95. A cet endroit précisément, Drummond rend hommage à Gurwitsch «pour avoir établi le premier cette ligne d'interprétation».
- <sup>8</sup> Hua XIX/2, p. 625 ; *Recherches logiques*. T. 3. Trad. franç. de H. Élie et al. Paris: PUF, 1974. P. 120. Ce passage de la *Recherche VI* fait écho à ce qui avait déjà été annoncé aux §§ 14 et 58 de la *Recherche I*.
- <sup>9</sup> Gurwitsch A. *Husserl's Theory of the Intentionality of Consciousness* // H. Dreyfus with H. Hall. *Husserl. Intentionality and Cognitive Science*. Cambridge, London: The MIT Press, 1984. P. 59.
- <sup>10</sup> Dreyfus H. *The perceptual noema* // Husserl. *Intentionality and Cognitive Science*, op. cit. P. 108ss.
- <sup>11</sup> Gurwitsch A. *Théorie du champ de la conscience*. Paris: Desclée de Brouwer, 1957. P. 150.
- <sup>12</sup> Dreyfus, op. cit., p. 117.
- <sup>13</sup> Hua III, § 88, p. 218–219; trad. franç., p. 304.
- <sup>14</sup> Hua III, p. 219; trad. franç., p. 306.

- <sup>15</sup> Nous entendons par là tous les travaux issus de l'interprétation et de l'enseignement de Dagfinn Føllesdal à l'Université de Stanford. Parmi ceux-ci, il convient de citer en priorité: Smith D.W., McIntyre R. *Husserl and Intentionality*. Dordrecht/Boston/Lancaster: Reidel Publishing Cy, 1982, ainsi que: Fiset D. *Lecture frégéenne de la phénoménologie*. Combas: Ed. de l'éclat, 1994.
- <sup>16</sup> Føllesdal D. *The Notion of noema* // Husserl. Intentionality and Cognitive Science, op. cit., p. 74.
- <sup>17</sup> Føllesdal D. *The Thetic Role of Consciousness* // D. Fiset (ed.) *Husserl's Logical Investigations Reconsidered*. Dordrecht/Boston/ London: Kluwer, 2003. P. 13.
- <sup>18</sup> Ibid., p. 13.
- <sup>19</sup> Føllesdal D. *The Notion of noema...* P. 74.
- <sup>20</sup> Ibid., p. 78.
- <sup>21</sup> Hua III, § 135, p. 329; trad. franç., p. 452.
- <sup>22</sup> Hua III, § 117, p. 288; trad. franç., p. 397.
- <sup>23</sup> Hua III, § 131, p. 321; trad. franç., p. 443.
- <sup>24</sup> Hua III, § 132, p. 323; trad. franç., p. 444.
- <sup>25</sup> Hua III, § 130, p. 319; trad. franç., p. 440.
- <sup>26</sup> Føllesdal D. *Brentano and Husserl on Intentional Objects of Perception* // Husserl. Intentionality and Cognitive Science, op. cit., p. 40. Cfr aussi dans le même recueil: *Husserl's Theory of Perception*, p. 95, ainsi que: *Husserl on Evidence and Justification* // Edmund Husserl and the Phenomenological Tradition, op. cit., p. 109; trad. franç. de D. Fiset in *Aux origines de la phénoménologie*. Paris, Québec: Vrin, Les Presses de l'Université Laval, 2003. P. 181.
- <sup>27</sup> Hua III, § 36, p. 81 ; trad. franç., p. 117-118.
- <sup>28</sup> Hua III, § 85, p. 208 ; trad. franç., p. 289.
- <sup>29</sup> Føllesdal D. *La notion d'intentionnalité chez Husserl* // *Dialectica*. 1993. Vol. 47. P. 179.
- <sup>30</sup> Hua III, § 44, p. 100–101 ; trad. franç., p. 142 .
- <sup>31</sup> Hua III, § 138, p. 338; trad. franç., p. 465.
- <sup>32</sup> Hua VI, p. 296; *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. Trad. franç. de G. Granel. Paris: Gallimard, 1976. P. 327–328. Souligné par nous.